

Une femme dans son siècle

Simone de Beauvoir

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*

L'histoire littéraire et philosophique abonde en couples célèbres : Tristan et Iseult, Héloïse et Abélard, Roméo et Juliette, Maurice et Eugénie de Guérin, Colette et Willy, Jouhandeau et Elise, Aragon et Elsa Triolet, Henry Miller et Anaïs Nin, Pierre Klossowski et Roberte, son épouse, sans compter toutes les égéries qui sont restées dans l'ombre, et parmi lesquelles Dominique Aury (alias Pauline Réage) n'est pas la moindre.

Au XX^e siècle, les lettres et la pensée françaises s'honorèrent d'un couple dont la réputation contribua au prestige de la France et devint rapidement universelle : Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, et c'est de cette dernière dont nous célébrons cette année le centenaire de la naissance.

Simone ne resta pas dans l'ombre de Sartre et ne lui en fit pas non plus. Chacun profita de la réputation de l'autre. Un grand soleil brillait à côté d'un plus petit sur la république des Lettres qui avait installé son quartier général dans les deux plus célèbres cafés de Saint-Germain-des-Prés.

Avec eux, les idées sortirent du cabinet empoussiéré et de la salle de cours et, avant de descendre complètement dans la rue, s'arrêtèrent un moment au bistrot. Simone et Jean-Paul s'étaient connus jeunes professeurs de philo et s'étaient de suite sentis une vocation

littéraire. (Barthes n'avait pas encore substitué le mot écriture à celui de littérature.)

Une libératrice

Après une liaison amoureuse assez torride, semble-t-il, illustrée par les *Lettres au Castor et à quelques autres* dans lesquelles Sartre avoue de temps en temps se conduire avec ses conquêtes féminines en parfait goujat, salaud et muflé (traduisons donc en parfait bourgeois), chacun chemina intellectuellement à côté de l'autre. Leur commerce devint par la suite amical et idéologique, allant comme Valmont et M^{me} de Merteuil dans *Les Liaisons dangereuses* jusqu'à s'échanger leurs maîtresses respectives, en couple émancipé défiant les pauvres conventions qui subsistaient encore, affichant la vitrine d'un ménage à trois, quatre ou cinq. L'homme était libre, l'amour était libre, la femme était libre, et bientôt l'enfant le deviendrait à son tour.

Sartre et de Beauvoir écrivirent beaucoup de livres pour articuler et célébrer cette liberté assez facilement acquise, et n'eurent pas d'enfants. Ce qui semble être la recette du bonheur moderne.

Simone de Beauvoir fut une femme libre, une femme émancipée. Du moins passa-t-elle pour telle, du moins travailla-t-elle

Alice Schwarzer,
*Entretien avec
Simone de Beauvoir*,
Mercure de France,
Paris 2008, 126 p.

Guillaume Moricourt,
*Simone de Beauvoir,
l'envers du mythe*,
Jean Picollec,
Paris 2008.

Simone de Beauvoir,
Cahiers de jeunesse,
1926-1930, Gallimard,
Paris 2008, 850 p.

à le devenir. Et pourquoi ne le serait-elle pas devenue ? L'esprit du temps lui en donnait les moyens. La vie d'artiste se greffait sur la vie bourgeoise dont elle était le prolongement, et les cafés remplaçaient les salons. La femme se libérant par ses propres moyens, l'homme n'avait plus comme au moyen-âge à la libérer de la prison d'un mari jaloux, d'un couvent ou du dragon. Le dragon, c'était maintenant l'homme, et la prison, le mariage. Elle était elle-même sa propre libératrice. Encore que cette libération d'une seule appelait celle de toutes. La France ne venait-elle pas de se libérer de l'occupant allemand ?

Molière, au XVII^e siècle, était bien embarrassé devant la femme. Fallait-il l'éduquer et jusqu'où ? comment l'instruire sans en faire une femme savante ? lui donner une teinture de tout sans en faire une spécialiste ou ce qu'on appellera plus tard un bas-bleu, descendante des fameuses précieuses de l'Hôtel de Rambouillet ? jusqu'où devaient aller son éducation et son émancipation ? Tel est le sujet des *Femmes savantes*.

La femme était enfin libre. En allait-elle être plus heureuse ? Les philosophes l'ayant libérée, n'allait-elle pas tomber entre les mains des psys qui s'abattaient sur elle comme la misère sur le monde ? Les médecins, comme le savait bien Molière, sont toujours prêts à inventer de nouvelles maladies, et la nature ayant horreur du vide, les psys remplacèrent rapidement les prêtres et la névrose se substitua au péché. (Ah le bon vieil adultère bourgeois qui faisait la gloire du vaudeville et la fortune des confessionnaux !)

Simone de Beauvoir ne voulait pas dépendre de l'homme, elle se sentait capable de gagner sa croûte et de vivre de sa plume. Elle a raconté dans un tas de livres ses luttes et celles de son époque. Certains disent qu'elle était surtout

bonne à remuer et à vulgariser les idées et que son talent était purement journalistique. Mais il faut bien des vulgarisateurs pour atteindre les masses ! Elle fut la maîtresse à penser des femmes qui lisaient *Elle* et *Marie-Claire*, c'est-à-dire des bourgeoises du 6^e, 7^e et 16^e arrondissements. Sans le génie d'une Colette ou d'une Marie-Noël.

Un succès humiliant

Simone de Beauvoir a été la première biographe de Sartre. Ses *Mémoires* contiennent un Jean-Paul Sartre raconté par un témoin de sa vie. Il faut relire le chapitre de *La force des choses* écrit en 1963 qui pourrait s'intituler : « Sartre face au succès ». On y apprend que l'auteur de *La Nausée* et de *L'Être et le Néant* n'avait pensé atteindre de son vivant qu'un public restreint et une réputation de bon aloi. Quelle ne fut pas sa consternation à la Libération de se voir transformé en auteur célèbre et cosmopolite ! « Tant de médiocres ouvrages faisaient du bruit, écrit-elle, que le bruit apparaissait presque comme un signe de médiocrité. Comparée à l'obscurité de Baudelaire, la gloire idiote qui avait fondu sur Sartre avait quelque chose de vexant. » Osons le mot : d'humiliant. De jeunes GI's venaient le regarder au *Flore* manger son entrecôte tout en sirotant sa bouteille de Fleury, comme on observe derrière des barreaux un lion en train de dévorer son quartier d'agneau. Que dirait de Beauvoir aujourd'hui de la gloire, du bruit et du succès ? Juge-t-on encore un ouvrage selon des critères littéraires ou esthétiques ? Le mot médiocrité faisait en ce temps-là partie du vocabulaire des auteurs qui, tout en ayant pris la place de Dieu, raisonnaient

encore avec des concepts et des valeurs d'avant-guerre, pour ne pas dire d'Ancien Régime.

Simone de Beauvoir va jusqu'à écrire : « Ce fut pour lui une catastrophe, la mort de Dieu. » Entendons par Dieu, celui de saint Paul, de saint Augustin, de Pascal, de Luther, de Bloy et même de François Mauriac, et non pas une version relookée new age et démocratisée du monarque des cieux, car Sartre n'avait rien à faire d'un tel « dieu ». Tout l'athéisme de Sartre se fonde sur la négation de ce Dieu dont Nietzsche a proclamé la mort. Sans cet adversaire, l'athéisme n'existe plus. On songe à Zinoviev, écrivain soviétique anti-stalinien, qui ne se consolait pas de la mort de Staline car il n'avait plus d'adversaire.

La fameuse présentation de la revue *Les temps modernes* serait née de là. Puisque la littérature était vidée de son caractère sacré, Sartre décida de choisir son époque, acceptant de périr avec elle. Mais c'était bien entendu dans l'espoir de se tromper et de retomber dans une situation analogue à celle du poète maudit. Le refus de la postérité devait lui donner la postérité. Mais il n'y avait plus de poètes ni d'écrivains maudits. Il n'y avait que des écrivains qui se vendaient plus ou moins. On a dit liquider Dieu, mais pas le commerce, le bruit et le moi. Et quel pâle substitut de Dieu que la postérité ! Quelle atroce idole ! Pour Sartre, il n'y avait qu'un péché originel, c'était d'être né bourgeois, blanc, européen et hétérosexuel. Il fit tout ce qu'il put pour effacer ces signes de distinction, cette tare de naissance.

Simone, elle, sembla s'accommoder plus facilement de la disparition de Dieu. C'est qu'elle avait son combat à mener, son combat de nana : la libération de la femme, qu'elle associa plus ou moins à la liquidation de l'ancien Dieu. Donc pas d'état d'âme, de regard nostalgique

jeté en arrière sur le Dieu mort de Sartre. On avait quitté le terrain du ciel et de l'éternité, on allait enfin vivre sur la terre dans le monde et dans l'histoire. Celle-ci serait désormais le seul juge des hommes en remplacement de Dieu.

Une débâcle

La lecture de Saint-Exupéry en 1940 les avait convaincus, elle et Sartre, que les significations venaient au monde par les entreprises des hommes, la pratique prenant le pas sur la contemplation. Sartre était bien un protestant. Ils allaient désormais faire de la politique, être de tous les combats, signer toutes les pétitions. Mais quelques décennies plus tard, c'est l'histoire elle-même et la politique qui allaient être liquidées à leur tour pour faire place à l'économie et au marché, dans un capitalisme triomphant. Et ainsi le XX^e siècle alla de liquidation en liquidation, pour arriver à l'émancipation totale qui est l'esclavage absolu. Mais ni Simone ni Jean-Paul ne voyaient cet horizon au bout de leurs jumelles.

Simone de Beauvoir et Sartre



Quand ils s'occupèrent de politique, ils souhaitèrent farouchement la révolution et le triomphe du socialisme. Il y a, comme dit Pascal, des aveuglements surnaturels. Ils oubliaient que les malheurs du monde et la misère de l'homme n'étaient pas moindres quand la bourgeoisie n'existait pas. Les bourgeois n'ont pas inventé le Mal. Celui-ci a toujours existé alors que Dieu et la bourgeoisie ont disparu.

La Force de l'âge parut au moment où Sartre allait publier *Les Mots*, qu'il considérait comme ses adieux à la littérature... car la littérature allait elle aussi quitter la scène. Or, dans les dernières pages de son livre à elle, de Beauvoir parle de l'extraordinaire pouvoir du verbe : « Sans doute les mots universels, éternels, présence de tous à chacun, sont-ils le seul transcendant que je reconnaisse et qui m'émeuve, ils vibrent dans ma bouche et par eux je communie avec l'humanité. » Naïve illusion. Elle déclare en outre qu'elle ne croit plus que l'activité littéraire justifie - entendez moralement - « mais sans elle, je me sentirai mortellement injustifiée ». Hélas ! Les mots comme Dieu peuvent s'en aller. Et c'est à cette débâcle que nous assistons. Car pourquoi le déluge s'interromprait-il ?

Ces deux bourgeois croyaient encore au pouvoir des mots et des idées. Ils oubliaient que tout se tient et que quand ce qui était au sommet s'en va, tout fiche le camp avec lui. Ce n'est qu'une question de temps. Ils oubliaient que les mots et les idées ne sont pas plus éternels que les langues, les civilisations et les nations, et que de liquidation en liquidation, ayant voulu tout liquider, ils y sont parvenus : ils ont liquidé l'homme et la littérature. Pourquoi subsisterait-il un domaine intact, protégé, réservé, à l'abri du déluge ? L'homme est parti et la femme aussi...

Bourgeoise malgré elle

Simone de Beauvoir fut sur la terre un signe de ralliement. Elle avait des manières distinguées, des mains soignées et un admirable chignon. Seuls les anges ont vu la pluie de ses cheveux s'abattre sur ses épaules. Elle est restée bourgeoise jusqu'au bout des ongles. Bourgeoise malgré elle, comme eut dit Molière. Elle ouvrit des portes déjà vermoulues où la masse s'engouffra.

La philosophie allait disparaître ; des philosophes qui avaient chassé les prêtres du temple seraient remplacés par les scientifiques. Hegel avait prévu ce passage de témoin dans lequel il voyait l'aboutissement heureux et glorieux de l'histoire. Devant le résultat, se frotterait-il les mains ? Et Marx, qu'en penserait-il ? Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, disait Musset. Encore faut-il qu'il y ait des portes et des maisons, des portes qu'on peut ouvrir ou fermer sur le monde à son gré et des vasistas dans le toit pour regarder le ciel et les nuages.

G. J.

P.S.

Une chose me frappe quand je songe à ce couple d'intellectuels, c'est qu'ils ne furent ni époux ni père ni mère. C'étaient des enfants éternels qui n'ont jamais grandi, en quête de frères et de sœurs qu'ils trouvaient au bistrot ou dans les manifs. Etre père selon la chair eût été sans doute pour Sartre comme de ressusciter le fantôme de Dieu. En réalité, comme Péguy l'a dit, les vrais aventuriers du monde moderne sont les pères de famille, même s'ils n'ont pas tous des airs de voyous, de prophètes ou d'assassins. Quant à Simone, comment l'imaginer dans le rôle de la mère à l'enfant, d'un enfant qui lui eût peut-être tiré le chignon ? Même Dieu n'a pas voulu opérer ce miracle. Ils étaient bien le pape et la papesse d'une nouvelle religion : l'existentialisme.